

Le goût des cendres

Il regardait la feuille qu'il tenait entre ses doigts. Elle était vert foncé et s'il la faisait osciller sous la lumière de sa lampe, elle prenait des reflets marrons, presque noirs. Son épaisseur lui conférait une apparente solidité, pourtant elle se tenait là, entre ses mains, détachée de son corps d'origine, signe de sa faiblesse évidente. S'il la retournait pour en regarder l'envers, il la découvrait plus pâle, plus tendre, les nervures saillantes, offertes, vulnérables. Il finissait par en être gêné. La feuille portait encore jusqu'à lui les senteurs de l'humus dont elle était maintenant privée et cette odeur lui semblait envahir la pièce. Elle imprégnait ses vêtements, sa peau même lui paraissait porter ce lourd parfum terreux, mélange de matières organiques en décomposition.

Il reposa la feuille sur sa table de travail et soupira. Il se laissait aller, il le savait. Les poils drus sur ses joues crissaient sous ses doigts songeurs. Il n'avait vu personne depuis... il ne savait plus. Ecrasé contre le dossier de son fauteuil, il regardait le plafond obscur. Seule sa lampe de bureau éclairait la pièce, le reste échappait à son regard dans une pénombre enveloppante. Il ne savait plus très bien quand il avait commencé à passer ses journées dans cet endroit. Il lui arrivait d'y dormir, de plus en plus souvent. Ce n'était pas volontaire. C'est simplement qu'il s'y réveillait, sans souvenir de s'y être endormi. Sa vie s'effeuillait ainsi. S'il y réfléchissait, il avait peut-être commencé à se rendre dans ce qu'elle appelait son cagibi l'hiver où le mercure n'était jamais descendu au-dessous de dix degrés. Cette douceur continue, insidieuse, lui déplaisait. Il voulait avoir froid. Son cagibi, installé dans son sous-sol, sous terre, gardait en mémoire le souvenir des hivers rigoureux, du gel qui figeait les sols et les endormait sous l'humidité de la neige. Il ne savait plus très bien à quand remontait cet hiver qui n'en était pas un. Il ne comptait plus le temps qui s'égrène ; depuis qu'elle était partie, il avait cessé de compter. Il savait juste que c'était le point de départ de son enfouissement personnel.

Il regardait les bocaux de porcelaine emplis de graines. Les lignes courbes sur les étiquettes en disaient le contenu, mais parfois il avait du mal à les déchiffrer. Elles s'effaçaient sous le poids du temps, de la poussière et des toiles d'araignées. Il ne les ouvrait plus que rarement, pour en économiser le parfum ; chaque ouverture laissait s'échapper un peu de cette vie en suspension et ça lui déchirait le cœur. Il entrebâillait le couvercle quand ses souvenirs seuls n'étaient plus capables de lui faire toucher l'odeur âcre de la poussière sèche, cette odeur qui lui venait toujours en premier avant de se laisser déborder par un parfum plus subtil, celui de la germination en attente, faite de promesses vaines. Longtemps il avait nourri l'espoir de recréer un jardin, ici, à l'abri du monde. Il lui en restait des lampes, entassées dans un coin, un système d'arrosage goutte à goutte complexe qu'il avait fait venir d'une plateforme lointaine avant le chaos. Il avait cru réussir au début, oui, il

avait été tout prêt de réussir. Elle le soutenait en ce temps-là, elle croyait en lui. Mais un jour elle avait disparu, sans rien lui dire. Ce jour-là, la radio avait cessé de fonctionner aussi. Ce jour-là, il s'était dit que créer un jardin sous terre n'avait pas de sens. C'était la première fois que cette vérité s'imposait à lui. Il s'était pourtant débattu contre cette idée morbide. Il avait besoin de voir les graines percer la terre, pointer un embryon de tige, recroquevillée dans sa gangue, et s'épanouir dans une promesse d'avenir. Les senteurs de terre humide, labourée de réseaux patiemment édifiés par des lombrics sauvés de l'hécatombe, le troublaient et le renvoyaient vers des souvenirs lointains, à l'origine, peut-être de sa passion botaniste. Il se rappelait précisément ses heures d'observation, enfant, dans le jardin après avoir ouvert le flanc de la terre de deux coups de pelle pour découvrir le lent travail des vers. Parfois il en trouvait un, tranché en deux, et il s'excusait silencieusement en regardant les deux moitiés se tortiller avec fureur. Il revenait de ses explorations le visage couvert de terre de s'être enfoncé dans le trou qu'il avait creusé, les mains maculées de boue pour avoir détourné un filet d'eau vers une flaque qu'il avait entrepris d'alimenter, les ongles irrémédiablement noircis de terre grasse. Il se souvenait de tout dans le moindre détail. S'il fermait les yeux et écoutait le silence lourd de la pièce, il sentait une légère ivresse l'envahir, lointaine descendante de la liberté absolue qu'il embrassait alors, il sentait une pâle chaleur sur ses joues, risible succédané des vibrants rayons du soleil qui chantaient sur sa peau d'enfant. Sa respiration sifflante ne parvenait pas à mimer le tapotis feutré du vent dans les feuilles des arbres, le roulis délicieux de l'air dans ses cheveux, cette caresse enveloppante disparue.

Il se souvenait de tout ce qui avait fait sa vie lointaine, mais il avait entrepris d'oublier méthodiquement son quotidien. Il ne savait pas si cette entreprise avait été volontaire, un choix défensif pour ne pas se laisser aller à la folie devant cette vie étrange qu'il menait, ou bien si c'était une évolution irrévocable à laquelle il préférerait s'abandonner sans lutte, pour s'y laisser glisser, comme enfant, il se laissait glisser dans les trous qu'il creusait.

Depuis longtemps il ne savait plus ce qu'il y avait dehors, au-delà. Quelle importance ? Il ne voulait pas y réfléchir ni chercher à connaître ce qui s'était passé depuis le grand chaos. Le monde continuait sans lui, lui continuait sans les autres. Il n'avait pas de regret. Pour cela il aurait fallu garder des espérances. Le dehors, l'idée du dehors ne lui apportait aucun réconfort.

Il regardait la feuille verte posée sur sa table de travail. La plante avait faibli. Encore. Il était inquiet. Seules trois plantes avaient survécu. Il n'avait pas voulu tout abandonner, il lui fallait garder une raison de vivre, malgré l'absence, malgré la folie qui le guettait, il le savait. Parfois il se demandait comment il trouvait encore l'eau et la terre nécessaires à ses expériences. Il s'interrogeait moins sur l'origine des rations alimentaires qu'il trouvait chaque jour en haut des escaliers. Le matin même, ou bien était-ce hier ? il avait ouvert une boîte sans lire d'abord les indications sur son

contenu. Il avait lapé l'espèce de bouillie blanche et lui avait trouvé un goût de cendres. Il n'avait jamais goûté aux cendres quand il avait encore de quoi faire un feu, mais c'est exactement ainsi qu'il s'en représentait le goût et la texture : âpre avec un arrière-goût de brûlé. Il n'aurait pas été étonné, s'il avait eu un miroir pour le vérifier, de constater que sa langue était devenue noire comme du charbon.

Il s'agita sur son fauteuil. Il voulait se lever et esquissait un mouvement mais se ravisait au dernier moment, comme contraint de rester assis. Il s'entendit grogner. Cela lui arrivait quelquefois. A force de ne plus parler avec personne, il avait petit à petit perdu l'habitude d'émettre des sons articulés. Il commençait à ne plus très bien comprendre l'utilité de ce langage qu'il ne partageait plus. Parfois en silence, il se récitait à lui-même, avec hésitation, quelques vers appris dans un passé lointain. Il ne les comprenait plus, mais leur musique imaginaire lui plaisait.

Il allait devoir prendre une décision. La feuille verte allait bientôt se dessécher, devenir cassante et s'effriter. Il savait que ce n'était que le début d'une lente désagrégation, annonciatrice de la déchéance à venir. C'était une question de temps. Il fit pivoter son fauteuil pour regarder les plantes prisonnières de leur pot. Elles se dressaient, mais pour combien de temps encore, vers les hauteurs de son cagibi. Les feuilles immobiles étaient figées dans une attente lasse, résignée, propre aux végétaux nourris d'un soleil artificiel.

Il voulut porter ses mains à son crâne qui commençait à lui faire mal. C'était une douleur qu'il croyait reconnaître, mais il n'en était pas certain. Il était incapable de dire si cette sensation lui était coutumière ou bien si elle s'emparait de lui pour la première fois. Elle semblait s'accompagner d'un grésillement continu, comme une radio à la recherche d'une fréquence introuvable. Il devrait se reposer, dormir, se laisser aller au néant.

Il se réveilla en sursaut. Il s'était assoupi. Ou bien il avait dormi l'équivalent d'une nuit entière, il ne savait pas. Il pourrait se repérer s'il montait les escaliers et ouvrait la porte. La présence ou non d'un plateau avec un repas lui donnerait une indication. Mais il lui fallait d'abord rassembler son énergie. Cela lui était de plus en plus difficile.

Son regard s'arrêta sur la feuille posée sur son bureau. Elle avait commencé à prendre une couleur brune maladive, les extrémités en devenaient cassantes. Sa transformation était rapide. Il ne pouvait se résoudre à être le témoin de cette déchéance. Après cette feuille, ce serait au tour des plantes entières, l'une après l'autre ou ensemble. Il en avait assez vu et il ne pouvait plus le supporter. Cela, il le savait. Il se pencha par-dessus son plan de travail pour attraper le sécateur accroché au mur. Il avait toujours été méticuleux avec son matériel, cela lui était resté malgré les années. Il attrapa l'outil, en observa les lames et gouta le tranchant du doigt. Cela ferait l'affaire.

Le grésillement continu avait repris. Il entendit la porte des escaliers s'ouvrir, des pas, puis plus rien. Les électrodes qui enserraient sa tête dans une toile vorace avaient été retirées. Il avait livré ses dernières images. On l'avait éliminé du programme de constitution de souvenirs mis en place pour faire face au grand chaos, au grand vide d'un monde déserté par la vie.